

Prologue

AU COURS de la première décennie du XVII^e siècle, un maître de sabre nommé Sasaki Kojiro faisait route vers Kyūshū, la plus méridionale des grandes îles de l'archipel nippon, où il fonda un *dōjō* dans la ville portuaire de Kokura, avec le consentement des seigneurs Hosokawa des environs. Il avait peaufiné son art en s'entraînant depuis son plus jeune âge et avait, au fil des ans, acquis une telle virtuosité, une telle rapidité, qu'il semblait invincible. Seules les meilleures lames avec lesquelles il avait croisé le fer avaient, peut-être, dans la seconde précédant leur défaite, pu se faire une vague idée de la manière dont son épée, à la manière d'une hirondelle s'adonnant à de gracieuses acrobaties, semblait d'abord pourfendre l'air vers le sol pour, en un éclair, remonter sèchement et assurer la victoire au samouraï. Kojiro allait vite devenir un maître de renom. Il exerçait une sorte de fascination sur un grand nombre de samouraïs du clan Hosokawa qui voyaient en lui un grand tacticien du maniement du sabre ainsi qu'un combattant hors pair, puisqu'il n'avait jamais connu la défaite. Qui plus est, la lignée de combattants dont il était issu était irréprochable.

De surcroît, la lame que Kojiro éprouvait lors de ses affrontements n'avait rien à envier à son propriétaire en termes de notoriété. L'épée de son choix – qu'il portait dans le dos – était effectivement une épée plus longue que de coutume, polie par un célèbre forgeron de Bizen aux alentours de l'an 1334. Nombreuses étaient les longues lames qui, forgées en cette période sombre de l'histoire du Japon, avaient été raccourcies afin de satisfaire aux critères des périodes ultérieures. Mais cette épée faisait exception et avait conservé sa lame rectiligne et sa longueur d'origine. Du fait de l'exceptionnel talent du forgeron et de la qualité de l'acier employé par l'artisan, l'arme était d'une étonnante beauté et sa lame, si elle avait été éprouvée à maintes reprises, n'en restait pas moins intacte et

acérée. Kojiro vouait une grande fierté à son endroit et l'avait surnommée la « Perche à sécher », peut-être parce que sa longueur n'était pas sans évoquer les longues tiges de bambou utilisées pour sécher le linge. Cette exceptionnelle longueur expliquait en partie pourquoi les adversaires du samouraï étaient souvent dans l'incapacité de l'approcher et de lui délivrer un coup avec un sabre comparativement plus court.

Il n'était pas rare à cette époque d'organiser des affrontements entre hommes d'épée de renom afin qu'ils prouvassent leurs capacités au maniement du sabre aux seigneurs locaux, à des disciples potentiels ou, plus prosaïquement, pour satisfaire leur propre amour-propre. Une telle rencontre fut organisée pour Kojiro, le 13 avril, sur l'île Funa, une île posée sur les eaux tumultueuses du détroit de Kanmon, dans les environs de Kokura. Son adversaire, un certain Miyamoto Musashi, était, tout comme lui, réputé invaincu, mais personne n'était en mesure de lui attribuer un style ou une lignée. On le disait négligé et même imprévisible. Ses exploits et son courage étaient l'objet de rumeurs contradictoires. Néanmoins, ce duel enthousiasmait Kojiro qui y voyait un excellent moyen d'asseoir sa réputation à Kokura et de lui ouvrir la voie vers une possible nomination à un poste clé au sein du clan Hosokawa.

Le grand jour, Kojiro embarqua à Kokura et se fit conduire sur l'île Funa. Il avait anticipé et était largement en avance sur l'heure convenue. Son adversaire, lui, était en retard, chose qui n'est sûrement pas surprenante étant donné qu'il venait du Nord-Est du Shimonoseki et que son périple était, de ce fait, contrarié par des courants violents et changeants. Kojiro, en l'attendant, pensait à son épée unique et au maniement de celle-ci ; il se demandait à quoi allait ressembler la lame de son adversaire. Ce Musashi était, disait-on, une espèce de nomade sans le sou. Cela signifiait-il pour autant qu'il ne possédait pas une arme de qualité ? Personne dans l'entourage de Kojiro n'en avait la moindre idée. Mais il faut bien reconnaître qu'étant donné les légendes mystiques se rapportant à la « Perche à sécher », l'histoire de l'arme et la virtuosité de son propriétaire actuel, personne ne s'en souciait vraiment. Cependant, nous

sommes en droit de supposer que Kojiro s'est interrogé à ce sujet vu qu'il savait bien que l'âme d'un guerrier est intimement liée à l'arme qu'il porte sur lui.

Au terme d'une longue attente qui éprouva la patience de Kojiro, l'embarcation de Musashi pointa enfin à l'horizon. Comme elle s'approchait et que celui-ci sautait par-dessus bord, dans les hauts-fonds, Kojiro plissait les yeux pour, en dépit du reflet des rayons du soleil sur la surface de l'eau, distinguer et apprécier son adversaire et la lame qu'il s'était choisie. À la vue du sabre de bois de 1,20 m que Musashi avait fraîchement taillé dans une rame, Kojiro ne put que se demander à quel genre d'homme il pouvait bien avoir affaire !

Il est probable qu'il fut outré ; le sabre n'était-il pas l'âme du guerrier ? Si les adversaires mettaient un point d'honneur à réciter leur généalogie avant de croiser le fer, ils n'éprouvaient pas moins de fierté à exhiber, pour l'occasion, des armes chargées d'histoire à l'aide desquelles d'illustres guerriers avaient accompli des hauts faits militaires. Kojiro était attaché aux traditions dans ce domaine et l'on peut aisément imaginer l'indignation qui fut la sienne lorsqu'on le provoqua en duel avec un sabre taillé dans une rame.

Il était l'archétype du guerrier de son temps : issu d'une lignée irréprochable et disciple de maîtres de renom, il avait, à force de discipline, et à la sueur de son front, conçu son propre style ; un style apparemment infaillible. Il jouissait même du soutien du très respecté clan Hosokawa et avait obtenu l'autorisation de fonder une école d'escrime à Kokura. Il était d'ailleurs pressenti au poste d'instructeur officiel du clan. Plus que tout, Kojiro était attaché au respect de la lame et de la technique, et c'était là un trait commun au mythe fondateur de la nation. En effet, on disait que les îles qui composaient l'archipel nippon étaient nées de gouttes d'eau de mer tombées dans l'océan après avoir roulé sur la lame d'un sabre et, par ailleurs, on attribuait aux dieux et démons la paternité d'une technique ou d'une méthode. La virtuosité de Kojiro dans ce qui avait trait à la culture traditionnelle du sabre faisait de lui un parangon, un modèle aux yeux de ses abondants et fidèles disciples et des

nombreux samouraïs qui avaient eu vent de sa notoriété grandissante.

Musashi, quant à lui, était d'un tout autre genre. Il semblait venir de nulle part et ne revendiquait l'enseignement d'aucun maître, l'appartenance à aucune illustre famille. À l'instar des poètes Saigyô et Bashô, du peintre Fugai et du sculpteur Enku, il était un itinérant à temps plein. Jamais il ne s'était mis au service d'un seigneur pour une durée prolongée, jamais il n'avait contracté mariage ni ne s'était vraiment établi quelque part. Alors qu'il sillonnait le Japon de part en part, Musashi travaillait à affiner ses facultés perceptives et intuitives – incomparablement plus chères à ses yeux que la simple technique. Son zèle l'avait conduit à développer une acuité peu commune qui se manifestait dans son talent au maniement du sabre et dans ses créations artistiques. Peut-être doit-on imputer le fait qu'il n'ait jamais créé d'école d'arts martiaux, ni été associé à un quelconque atelier professionnel, à son goût pour l'indépendance et la liberté. Fort cultivé et doué d'exceptionnels talents, Musashi ne s'émancipa jamais vraiment d'une certaine rudesse et d'une certaine singularité. S'il mourut entouré de ses quelques disciples, il resta fondamentalement solitaire. De façon assez surprenante, il n'utilisa que rarement un véritable sabre.

Avant toute chose, Musashi était un esprit libre. S'il entretenait d'excellentes relations avec nombre d'honorables clans, il est cependant notable qu'il évita toujours de se mettre au service d'un unique *daimyô*. De surcroît, contrairement à ses contemporains, il était anti-conformiste en ce qu'il n'entretenait pas cette tradition séculaire chez les gens d'armes qui consistait à vouer une admiration sans limites au sabre et à la technique. Bien sûr, il éprouvait du respect à l'endroit d'un sabre, mais il n'en était pas dépendant et avait à cœur de s'armer de n'importe quel ustensile lorsqu'un adversaire l'attaquait. Dans ce sens, il encourageait ses disciples à n'avoir pas de préférence quant au choix des armes et les exhortait à ne dépendre d'aucune d'elles, fût-ce du sabre, l'« âme même du samouraï » ?

À l'instar de Kojiro lorsqu'il observait son adversaire mettant pied à terre, une question nous traverse l'esprit : mais quel genre

d'homme pouvait bien être ce Miyamoto Musashi? Bien qu'il n'ait officiellement reçu qu'un enseignement très limité – voire inexistant – Musashi allait s'imposer dès son jeune âge comme l'homme d'épée le plus en vue du Japon et allait devenir l'un des peintres les plus respectés sur l'archipel. Sur les quelque soixante combats qu'il livra – et qui firent sa notoriété – rares sont ceux au cours desquels il ne s'arma pas d'un sabre de bois. Il est par ailleurs l'auteur d'un traité de stratégie militaire au succès planétaire aujourd'hui, trois cent cinquante ans après sa mort. Libre de toute ambition carriériste et du souhait de fonder une famille, le confort et la sécurité si chers au commun des mortels n'avaient rien d'indispensable à ses yeux.

Le mythe, l'idéal qu'il a bâti dans l'imaginaire national nippon au cours des soixante-et-une années que dura sa vie n'a pas d'équivalent dans la culture occidentale. Son existence a été interprétée un nombre incalculable de fois sur scène, sur les écrans de cinéma, elle a servi de trame à quantité de romans et elle a même justifié la création d'une série télévisée. L'un des deux plus grands cuirassés sortis des chantiers navals nippons au cours de la guerre du Pacifique fut baptisé en son honneur. Dans la langue japonaise moderne, plusieurs expressions font référence à une personne de « la trempe d'un Musashi », et il est, par ailleurs, fort probable que le nom de Musashi figure au chapitre des illustres personnalités ayant le plus singulièrement marqué l'histoire et la culture du pays. Et comment expliquer ce tour de force de la part d'un homme qui n'a, délibérément, jamais souhaité influencer sur le cours de l'histoire nationale ou affecter en quelque manière les critères culturels du pays?